

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France
Un an 6 f »
Six mois 3 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur
Un an 8 f »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

Les Bandits de la Banque ET LEUR CRAPULERIE PATRIOTIQUE! ATTENTATS CONTRE LE TSAR & LE SHAH



Les Bandits de la Banque

On se chamaille à l'Aquarium !
Ça se passe en coups de gueule et ça se calme avec de l'eau sucrée arrosée de bon cognac.
Une grave question se discute : le renouvellement du privilège de la Banque de France,
Autrement dit : on se dispute sur les moyens de plumer le populo sans le faire crier.
Y a des bouffe-galette qui en pincent pour le système actuel,
D'autres préconisent une banque d'Etat.
Mais foutre, pas un de ces baveux ne parle de la solution chouette, — la seule qui irait au cœur du populo : la mise au rancard de toutes les banques, — y compris les banquiers, — et la suppression radicale de la volerie capitaliste.

De ça, nom de dieu, nul n'en cause !
Y a pourtant que ça de vrai, foutre ! C'est là le joint !
Faut tout dire : si les bouffe-galette ne jaspinent pas de cette galbeuse solution, c'est uniquement parce que ce n'est pas dans leurs cordes. Ils sont payés pour nous mener en bateau : pour nous rendre supportable, par des maquillages et des hypocrisies diverses, la volerie capitaliste, et non pour la supprimer.
Ca, c'est un turbin qui regarde le populo.
Y a que lui assez costaud pour s'atteler à une aussi formidable besogne.
Reste à savoir quand il sera d'aplomb et d'attaque ?
Mille pétards, le plus vite serait le mieux !

—o—
Quoique la discutaille de l'Aquarium porte bougrement à faux, — puisqu'on ne traite que des moyens pratiques de nous estamper, — et non d'éliminer l'estampage,
Y a eu quelques bonnes choses de dégoisées au vomitoire de cette turne.
C'est si rare qu'il faut faire une croix !
Turellement, ces bonnes choses ont été dites par un seul — Pelletan, — et la majorité a renaudé !
Et, ce qui est bougrement plus caractéristique, les quotidiens ont fait le silence presque complet autour de ces vérités.

— Pourquoi? vont demander les bons bougres.
— Té, gros serins ! Parce que la Banque de France attache les quotidiens avec des saucisses : quasiment tous palpent des mensualités dans cette caverne de voleurs, — on les paie pour taire leur gueule, — et ils acceptent !
Pelletan en pince pour le remaniement de la Banque de France ; alors, pour étayer son raisonnement, il a démontré que — telle quelle — cette baraque n'est rien autre qu'une caverne de bandits.
Ca, c'est bien !
Par exemple, pour ce qui est d'épouser sa solution, — de prendre son ours, — bernique, je ne marche pas !
Y a de rupin que sa critique !
Mais foutre, c'est que c'est tapé !

—o—
Les bons bougres savent qu'en fait de patriotisme les richards prétendent en avoir à revendre.
A les croire, ces fiers-à-bras sont tout prêts à se faire saigner aux quatre veines pour reconquérir l'Alsace et la Lorraine.
Aussi, faut voir avec quelle exécution ces jean-foutre gueulent après les bons bougres qui prétendent que si nous avons le nez au milieu de la tronche, ce n'est pas pour nous le bouffer mutuellement.
— Eh donc, allez-vous dire, ce qu'ils ont

dû se battre contre les alboches en 1870!...

Ouais, quelle naïveté, mes pauvres fioux!

Les richards se battre, vous la perdez!

Faire battre les autres, parfaitement, c'est leur plan : pour ça, ils ne sont jamais en retard!

Mais, mille tonnerres, ne leur réclamez pas autre chose.

Et, surtout, ne leur demandez pas du pognon!

« Ni or ! Ni sang ! » telle est leur devise.

Asaisonnée à leur patriotisme, la maxime de cette crapule de Jules Favre s'exprime ainsi : « Pour la patrie, on ne cède ni un pouce de notre peau, ni une pièce de notre magot! »

Et, ce que j'affirme, Pelletan l'a prouvé au dégueuloir de l'Aquarium.

En décembre 1870, lorsque, en face de l'invasion, il fallait des monacos à foison pour acheter armes et munitions et fiche à croûter aux troubades, alors que toutes les caisses sonnaient le creux, Gambetta tapa la Banque de France.

Dam, c'était naturel : cette boutique n'a été instituée que pour aider la gouvernance à se tirer d'affaire.

La peau!

La Banque de France coupa les vivres au gouvernement provisoire : pendant plus d'un mois, depuis décembre jusqu'au milieu de janvier 1871, la Banque — qui avait ses caves gorgées de millions — refusa carrément de financer! Et les armées restèrent au port d'armes, sans rien à se foutre sous la dent, sans munitions pour bourrer les flingots.

Hein les bons bougres, comment trouvez-vous le patriotisme des richards?

Et, ne vous y trompez pas : ce que je viens de dégoiser en quelques lignes, Pelletan l'a expliqué tout au long, du haut de l'égrugeoir de l'Aquarium.

Ça a fait hurler tous les représentants du peuple... à un demi-quarteron près!

—o—

Eh donc, que les crapulards de la haute ne nous la fassent plus au patriotisme.

L'exemple des banquiers et de tous les chameaucrates, en 1870, nous prouve qu'en fait de patrie ces salauds ne connaissent que leur porte-braise.

Pour ce qui est des peinars, — on n'est pas de leur bord, — il s'en faut bougrement!

On exècre la guerre!

Ce qu'on veut, c'est la paix, — la paix franche et complète.

La paix, sans capitalos ni gouvernants sur le dos, avec, pour un chacun, la liberté de bouffer à plein ventre.

Or, pour ça, que faut-il?

C'est que banques et banquiers, charognards et gouvernants de tout acabit ne soient plus qu'un mauvais rêve... un souvenir de la barbarie humaine enfin disparue!

COCHON DE MÉTIER!

Décidément, le métier de « pasteur des peuples » devient un sacré métier!

A peine si le roi d'Italie, à force de s'ingurgiter du bismuth, a coupé l'émotion foireuse que lui a causée la tentative d'Acciarito, qu'arrive la nouvelle de deux nouveaux attentats, l'un contre le shah de Perse, l'autre contre le tsar.

Contre le shah de Perse, — les républicains de France s'en foutent presque!

Mais, contre le tsar, ... brouh! C'est l'abomination de la désolation.

Savez-vous, les bons bougres, que plus on va, plus nos jean-foutre de républicains sont tordants à reluquer.

Au fur et à mesure qu'ils prennent du ventre leurs opinions se temperent. — ces saloplauds se modèlent sur les écrevisses : plus on va, plus ils reculent!

Fallait les entendre, dans les temps anciens,

clamer leur admiration pour les régicides : y avait jamais assez de poignards, de bombes et de revolvers braqués et levés sur les bedaines royales.

Depuis lors, il a coulé de l'eau sous les ponts et du bon picolo dans leurs verges!

Alphonse Humbert, ex-révolutionnaire à tous crins, est devenu un larbin du tsar.

Et tant d'autres lui ont emboîté le pas!

Aussi, maintenant, quand arrive, à Paris, la nouvelle d'un régicide — raté ou non, — toute la républicanaille se donne des mines pleurardes de crocodiles en deuil.

Et c'est pour le coup que l'oignon renchérit.

Dam, c'est à qui chialera le plus!

Quant aux quotidiens, ils en disent le moins possible sur ces histoires-là.

Y a donc rien d'épatant à ce que les deux derniers attentats ratés soient passés quasiment inaperçus.

Voici, en ce qui concerne l'attentat contre le shah de Perse, ce qu'a imprimé la *Patrie*, d'après une babillarde reçue de Téhéran :

« On ne sait comment cela a pu arriver, mais un membre de la secte des Babys, celle-là même qui fit assassiner le père du souverain actuel, s'est introduit dans le jardin du palais. Si le bruit des pas ne l'avait pas éveillé, quelques secondes avant que l'assassin fût devant lui, le shah était mort : il a reçu néanmoins plusieurs blessures à la tête, en apparence sans gravité, mais qui, l'arme étant peut-être empoisonnée, ont pris ensuite un caractère assez inquiétant pour que sur l'avis des médecins, on ait contremandé tous les préparatifs déjà commencés pour le voyage du souverain en Europe, car vous savez qu'il comptait aller y faire une cure dans une station thermale.

« La nouvelle de l'attentat ayant transpiré, malgré le secret le plus absolu recommandé à l'entourage, j'en ai eu confirmation par un des médecins qui soignent le blessé. Vous n'avez pas oublié que la police du shah précède avant surpris le Comité des Babys, quarante-deux de ces malheureux furent jetés dans une fosse et arrosés de pétrole auquel on mit le feu, les autres membres de cette secte religieuse ont juré de tuer en représailles tous les shahs successivement. Ils ont commencé par leur premier persécuteur et l'on voit par le récent attentat qu'ils sont résolus à tenir leur terrible serment. »

Et de deux ! Voici comment la *Petite République* raconte l'attentat contre le tsar :

« *Saint-Petersbourg* (par *Eydkunen*), le 30 mai. — Les agences annoncent aujourd'hui, sans en donner la raison, le transfert de la résidence du tsar de Tsarskoïé-Sélo à Peterhof.

« En voici la cause. Le tsar avait l'habitude de faire tous les jours à la même heure, si le temps était favorable, une promenade à cheval dans les allées du parc de Tsarskoïé-Sélo.

« Or, il y a quelques jours, un des agents attachés à la personne du tsar ayant remarqué, environ dix minutes avant l'arrivée de Nicolas, un étranger assez bien mis, qui se promenait dans l'allée du parc, s'est approché de lui pour savoir qui c'était.

« L'homme ayant disparu dans les broussailles à la vue de l'agent, celui-ci s'est jeté à sa poursuite en donnant en même temps le signal d'alarme à ses collègues.

« On n'a retrouvé l'étranger qu'après de longues recherches et ce n'est qu'après une lutte désespérée que les agents ont réussi à s'en rendre maîtres.

« On a trouvé sur lui un revolver chargé à six coups et un poignard.

« Il a déclaré que son intention avait été de tuer le tsar et il a refusé de dire son nom qui jusqu'à présent est resté inconnu à la police. »

« *Saint-Petersbourg*, le 31 mai. — L'étranger dont nous avons annoncé hier l'arrestation dans le parc de Tsarskoïé-Sélo, ou il était venu avec l'intention de tuer le tsar, s'appelle Soetsoff.

« C'est un jeune homme, âgé de quatorze ans et neuf mois ; il a quitté il y a peu de temps l'école communale d'Arshausk afin d'apprendre un métier. »

Bondieu, il faut vraiment que les shahs, les tsars et tous leurs copains aient une sacrée démanaison de domination!

L'existence qu'ils mènent n'a rien de champêtre. Mince d'idées lugubres qui doivent défilé dans leur citrouille : leurs transes doivent être continuelles!

Qui sait?...

Le type qui s'aplatit devant eux, bon cour-

tisan, est peut-être un traître qui va leur faire le coup du père François?...

À déjeuner, le faisan qu'ils ont bouillotté avait un goût... aïe! voici que les tripes leur tiraillent, — c'est le poison!...

Quand ils vont en balade, qu'ils se trimbalent en guimbarde, ils voient surgir des poignards à chaque coin de rue..., s'ils prennent le train ils se souviennent que des lignes ferrées furent minées...

La nuit, au moindre craquement des meubles, les voici qui sursautent dans leur plumard...

Et foutre, ils ne peuvent jamais se dire : « Demain nous respirerons en paix!... »

Pour eux, comme pour le plus mistouffier des purotins, y a de bon et tranquille sommeil que celui de la tombe.

Et donc, pourquoi la folie de dominer les tourneboulent-ils?

Que ne plaquent-ils ce métier canulant et ne s'en vont-ils planter et ramer des choux?



AU MEURTRE!

Ça ne finira donc jamais ?

Il y paraît!

Malgré que, il y a peine trois semaines, quelques timides protestations se soient élevées en faveur de ces malheureux suppliciés à qui, par suite des tortures subies, on a coupé les jambes;

Malgré le souvenir, effrayant comme un cauchemar, de Chédel avalant des pierres; de Cheymol lié et traîné à la queue d'un cheval, sur la caillasse du chemin; de Petitbois piétiné par deux sous-offs jusqu'à ce qu'il ait le ventre crevé;

Malgré qu'une multitude d'autres, assommés à coups de matraque, tués à coups de revolver par de zélés chaouchs, ou martyrisés avec une telle opulence de férocité que les victimes des brutes militaires, au bout de leurs supplices, reviennent — cadavres vivants! — ombre d'eux-mêmes;

Malgré toute la cohue lamentable, échappée des géhennes militaires, clamant « justice! » ou mendiant, vainement, l'abolition de la torture;

Malgré les sanglots des mères, dont les fils sont tombés victimes du devoir, et en dépit de l'ironique devise de liberté, d'égalité et de fraternité qui tapisse les murs publics,

On assassine toujours, — là-bas, à Biribi!

—o—

Et pas que dans le silence des cellules, pas plus que dans la brousse où nul n'est témoin des souffrances infligées, ni dans la nuit des silos où les malheureux assistent à leur propre agonie, savourent, en pleine connaissance, toutes les affres de la mort qui vient lente en ces tombeaux, mais sûre.

On assassine en pleine ville, en plein casernement, occupé très militairement, gardé par des troubades, jugulaire au menton et fusil chargé;

On assassine dans une chiourme où les hommes sont astreints aux mêmes cheries du métier qu'à la caserne du Château d'Eau,

C'est en plein Biskra qu'on assassine!

A deux pas des villas où les snobs, délabrés par de trop fréquentes noces, vont se refaire l'estomac.

Et là, pour fêter le progrès, l'on n'emploie pas le revolver d'ordonnance, ni l'usuelle matraque, mais on se sert du fusil, — le Lebel de sanguinaire mémoire!

—o—

Or donc, vendredi dernier, à Biskra, vers dix heures du soir, un clairon de la 2^e discipline, nommé Joly, a été tué par un adjudant du 5^e Bataillon d'Afrique.

L'assassin, Amiel, compte treize années de service : c'est la brute ordinaire des Bat' d' Af et des compagnies de discipline.

Il a fait beaucoup de « service », est classé comme énergique, et, d'après une locution fort usitée là-bas, doit faire marcher les gas qui sont sous sa coupe « au doigt et à l'œil. »

C'est un brave : il a de beaux états de service : il a fait passer plus de cent hommes au conseil de guerre!

Plus de cent malheureux qu'il a envoyés dans les bagnes!

Quand on songe aux tortures qu'il a suscitées, à toutes les larmes que ce monstre a fait couler, on est véritablement épouvanté.

Sa victime — qui n'est pas la dernière car on ne le châtie pas — n'était pas un disciplinaire, cependant.

C'était un « bon soldat », ayant de l'autorité sur les camarades et portant, tout comme un simple adjudant, revolver et sabre au côté.

Il m'importe peu de savoir si Joly était tendre ou non avec les disciplinaires, car je connais la valeur, en caserne, d'un pauvre bougre, généralement illettré, qui a été longtemps la risée des camarades et qui, à force d'opiniâtreté, s'est fourré dans le ciboulot les beautés du demi-tour par principes, ou qui, embusqué dans la clique, parvient à jouer, sur son clairon, une polka à trois notes, aussi bien qu'un brigadier-trompette.

Des qu'ils sont nommés à la 1^{re} classe, ceux-là, ou bombardés « en pied », faut voir quel revirement, généralement, s'opère en eux.

Mais, là n'est pas la question et, aujourd'hui, je ne vois que l'homme à terre, râlant et expirant, sous le coup de feu d'un supérieur!

— 0 —

Le victime avait été commandé de garde, ainsi que de nombreux bas-gradés, pour surveiller les abords du quartier, que l'on croyait fréquenté le soir par un ancien camisard.

On supposait que cet ex-torturé, ayant encore au cœur quelque regain de solidarité envers ses anciens compagnons d'infortune, venait, la nuit, jeter par dessus les murs du tabac et des allumettes. Il est probable que si ce bon feu avait été pigé à lancer un paquet de perlot, il eut expié plus cher que n'expiera l'adjuvache Amiel.

Donc, le clairon Joly avait été embusqué sur le toit de la prison.

Vers dix heures un quart, l'immonde Amiel, aperçut un homme sur le toit de la boîte.

Sans mot dire, — l'occasion était trop chouette! — il court à un râtelier d'armes, empoigne un flingot et lorsqu'il ne se trouve plus qu'à quelques mètres du malheureux qu'il guette, il presse la détente en même temps qu'il gueule: « Qui vive! »

Nom de dieu, le gas fut dégringolé d'autor et quelques instants après, il rendait le dernier soupir.

— 0 —

Après son bel exploit, il fut faraud, l'adjudant. Il avait fait son devoir et sûrement il serait cité à l'ordre du jour.

Oh! faut pas faire la gueule: au corps de garde où il se rendit après son coup, il bavait et trépignait de joie d'avoir « fait passer le goût du pain » à ce malheureux.

Comme l'assassiné faisait partie de l'armée régulière, les officiers se sont fendus d'une larme de crocodiles, — ils ont baptisé l'escouade *victime du devoir*.

C'est foutre pas ça qui le ressuscitera!

Si c'eût été un camisard, au lieu de chialer — même pour la frime, — mince de nocé! Toute la gradaille eût jubilé et on se serait contenté d'expédier à sa famille un avis de décès, expliquant que l'assassiné « est mort des fièvres. »

Quant à l'adjuvache, c'eût été pour lui une bonne note.

Tandis que, la victime étant un régulier, a fallu y mettre un peu plus de formes: l'assassin Amiel est aux arrêts.

Quel sera son sort?

Oh, pas terrible: il s'en tirera sans avaros! Déjà les galonnards cherchent à expliquer que le tueur a agi en bon soldat.

— C'était le soir,.... la nuit tous les chats sont gris et on ne distingue pas nettement un clairon qui a un képi rouge d'un fusilier qui en a un gris,.... L'homme refusait de descendre du toit, malgré les sommations,.... et patati et patata,....

Encore un peu et c'est le défunt qui sera le fautif!

Y a donc pas à s'illusionner: l'adjuvache Amiel sera félicité, — lui aussi est une *victime du devoir*,.... il a tué parce que c'était son devoir!

Zut alors, c'est immonde!

— 0 —

Entre cet Amiel et la séquelle qui, tous armés, s'étaient embusqués pour guigner un homme, ex-camisard qui se souvenant de ce qu'il a pâti vient, la nuit, — au risque de se faire fourrer au bloc ou trouer la peau, — tenter de procurer quelques douceurs aux malheureux prisonniers qui ont été ses compagnons de fers;

Entre Amiel et cet homme, y a pas d'hésitations: je n'ai que mépris pour le premier, — estime pour le second.

Et qu'on ne nous bassine pas avec le devoir! Sous ce mot, ce qui s'y cache habituellement c'est toutes les horreurs sociales: c'est sang et meurtre!

Ça durera-t-il toujours?

Espérons que non, mille tonnerres.

Un de ces quatre matins, — aussi bien dans les bagnes africains qu'ailleurs, — y en a des foultitudes qui, grâce à une occasion, auront les pieds plats.

Ils ne marcheront plus pour accomplir le *Devoir* commandé.

Et ils feront de belles choses!

Le Procès d'un Affamé

La semaine dernière, à Rome, a eu lieu — pour la frime — le jugement d'Acciarito, l'AFFAMÉ qui a tenté de foutre un coup de couteau au roi d'Italie.

Je dis « pour la frime » — et j'ai raison, nom de dieu!

Il est certain que, dans des occasions pareilles, il n'y a même pas un semblant de jugerie: le verdict est bâclé d'avance! Juges et jurés ne sont là que pour la frime, — simplement pour que la condamnation soit administrée dans la forme habituelle.

Naturellement, y avait du monde au procès d'Acciarito, — mais comme il fallait montrer patte blanche pour s'enfiler dans le Palais d'Injustice, y avait guère, dans la salle du passage, que des roussins et des putains de la haute.

Quand tous les mic-macs légaux ont été accomplis, — formation du jury, dégobillage de l'acte d'accusation et autres simagrées judiciaires, le chef du comptoir a entrepris Acciarito pour l'interroger.

L'AFFAMÉ n'a pas fait de magnes; très simplement et très crânement il a raconté de quoi il retournait: il explique qu'il se trouvait hors la porte san Giovanni quand il reluqua la guinbarde du roi. Illico, sa caboche bouillonna! Il vit rouge et il fonce dar-dar sur Umberto, le couteau levé... Il tapa!... Mais comme la carriole royale marchait bon train, — vu que les canassons à Humbert bouffent plus d'avoine qu'un prolo ne s'appuie de bidoche, le gas s'empêtra dans les roues et, par la violence du choc, alla s'affaler le cul par terre.

— Vous en vouliez donc tant que ça au roi Umberto? interroge le chef du comptoir.

— J'en voulais à tous les grands, et si, au lieu du roi, c'eût été le pape, j'aurais également sauté sur lui!

Puis, comme les juges voulaient qu'il eût des complices, Acciarito a répété tant et plus qu'il a opéré individuellement, sans avoir été influencé ou incité par personne. Il se fend d'un abattage sérieux contre la société actuelle et affirme avoir agi seul et par désespoir: en voulant frapper le roi, il visait le représentant de la classe riche, — et c'était pour lui une sorte de suicide perfectionné.

En outre, Acciarito explique que si les capitales de la Banque de Naples, à Rome, ne l'avaient pas roulé comme un Claude, en le faisant turbiner sans le payer, il n'aurait pas été acculé à la mistouffe. Ces jean-foutre lui avaient fait faire pour 350 balles de turbin et — au lieu de lui abouler ça en bloc, — ce qui lui aurait permis de se dépêtrer, ils lui crachaient son pognon par pièce de cent sous... de plus en plus rares!

— Si on m'avait armé illico, dit-il, les 350 francs qu'on me devait, au lieu de me les verser par acomptes de plus en plus espacés, je n'aurais pas été ruiné.

Après quoi, revenant sur ce qu'il a déjà déclaré, l'AFFAMÉ affirme à nouveau que ce sont ses emmerdements qui l'ont poussé à perpétrer son attentat. Il avoue avoir fabriqué le poignard dont il s'est servi, mais il soutient ne pas l'avoir fabriqué spécialement pour frapper le roi.

— Croyez-vous, conclut-il, que si j'avais songé longtemps à l'avance à m'attaquer directement au roi, j'aurais eu recours à cette arme? Il eût été si facile de faire une petite boîte, une bonbonnière... oui, vous savez: une bombe de poche, quoi! »

— 0 —

Pendant tout le cours de son interrogatoire, qui a duré plus d'une heure, Acciarito a toujours eu la parole haute et ferme, ne se laissant influencer par rien, écoutant attentivement les demandes du chef des juges et y répondant sans bafouiller.

Ensuite vient le défilé des témoins:

C'est d'abord le colignon du roi qui dit qu'il

n'a rien à dire, — quoiqu'il ait un œil au bas du dos, il n'a vu de quoi il retournait que quand l'agresseur du roi était dans les pattes de la police.

C'est ensuite le tour d'autres témoins, aussi pantouflards que ce colignon, — tout ce qu'ils réussissent à déclarer, c'est que, immédiatement après l'attentat, Acciarito, très calme, examina son poignard pour voir s'il était taché de sang et ronchonna: « J'ai voulu tuer le roi, je n'ai pas réussi! »

— 0 —

Le procès n'ayant pu être bâclé dans un jour, ce n'est que le lendemain que la sentence a été prononcée.

La peine de mort n'existe pas en Italie, — depuis belle lurette!

Quoique ça, y a pas davantage d'assassinats qu'en France, — peut-être moins!

Y a donc pas eu même de couper le cou à Acciarito: les juges ont dû se borner à lui administrer l'*ergastolo*, — qui est le châtement réservé aux régicides.

« La peine de l'*ergastolo*, dit le Code, est perpétuelle; elle est subie dans un établissement spécial où le condamné reste les sept premières années dans l'isolement cellulaire, avec travail obligatoire; à partir de la huitième année, il est admis à travailler en commun avec les autres condamnés, avec obligation du silence perpétuel. »

Nom d'un foutre, voilà qui dégote la guillotine!

Y a de quoi devenir fou, à pareil régime, — et, de fait, Passanante qui, y a déjà pas mal d'années, essaya d'escoufler le roi d'Italie, n'a pas résisté à ce supplice: il est mort fou!

Après le dégobillage de l'avocat-bêcheur, un faspinage bête des deux avocats donnés pour la frime à Acciarito, les douze jurés ont été dans la salle aux délibérations.

Comme le verdict était prêt d'avance, trois minutes d'un semblant de délibération leur ont suffi: ils sont rentrés dans la salle du spectacle avec un verdict de culpabilité, sans un cheveu de circonstances atténuantes.

En conséquence, Acciarito a été condamné à l'*ergastolo* perpétuelle.

Pendant que les pandores l'emmenent, l'AFFAMÉ se tourne vers le chef du comptoir et clame: « Aujourd'hui mon tour, demain le vôtre! Vive la Révolution sociale! Vive l'Anarchie! »

Le Drame de Montjuich

La gouvernance espagnole n'est jamais au bout du rouleau, quand il s'agit de scélératesses.

Voici la dernière crapulerie des inquisiteurs, manigancée contre l'un des acquittés du procès de Montjuich: le français Thioulouze, — toujours détenu, quoique acquitté.

Le bourreau Portas lui a signifié d'avoir à quitter le territoire espagnol dans les dix jours, après quoi, un autre monstre, le juge Marzo est venu lui notifier qu'il a dix jours de prison à faire, pour une amende de 50 petetas.

Le dernier délai octroyé à Toulouse pour quitter l'Espagne a expiré le 29 mai, — et sa prison n'a fini que le 30!

Le malheureux a donc dû se trouver pris en fourchette: l'a-t-on gardé en prison, — et va-t-on l'expédier à Rio de Oro, sous prétexte qu'il n'a pas voulu quitter l'Espagne?

Tout est possible de la part des bandits espagnols!

— 0 —

Dans la *Revue Blanche* du 1^{er} juin, Séverine publie la lettre adressée par Ascheri à sa mère:

Oubliettes du Château de Montjuich.

Mère bien aimée,

Dans ces quelques lignes qui te parviendront après ma mort, qui est prochaine, vois le dernier adieu de ton fils. Elles sont écrites en secret, et par elles je viens te donner une courte explication de ma conduite. Tu sais bien, chère maman, que j'ai toujours mis en toi ma confiance, et que, même dans les plus grandes fautes de mon enfance, tu sus toujours la vérité; eh! bien, je te jure que je meurs innocent du crime que l'on m'impute.

Mais, diras-tu, pourquoi as-tu avoué le contraire?

Mère, c'est qu'il m'était réservé à moi qui,

lorsque je lisais les romans en vogue, comme les *Mystères de l'Inquisition*, ne crus jamais qu'un homme put résister aux tourments que je croyais imaginés par le romancier, il m'était réservé, dis-je, d'en souffrir de si terribles qu'aucune exagération n'est possible. Qu'il te suffise de savoir qu'après avoir été obligé de me promener dans mon oubliette pendant plus de cent soixante heures, c'est-à-dire huit jours et nuits, sans boire ni manger, puisque la seule nourriture que l'on m'offrit fut une tranche de pain et un morceau de morue sèche que je me gardais bien de toucher tant que je conservais ma connaissance ; et, lorsque, ce temps écoulé, je tombais brisé par le manque de sommeil et la fatigue, ne sentant déjà plus les coups de nerf de bœuf ni les piqûres que mes bourreaux me faisaient avec la pointe d'un couteau, pour me tenir éveillé pendant les dernières quarante-huit heures que je passais en délire ; quand je tombais enfin insensible, d'autres terribles tortures commencèrent : tortures sans nom, le fer rouge et les testicules tordus, jusqu'à faire naître chez mes bourreaux la peur de m'avoir tué. Voilà, bonne maman, pourquoi j'avouai et continuerai d'assurer que je suis coupable, et les autres aussi. C'est ce que veulent nos bourreaux qui ont nom : Narcisso Portas, lieutenant de gendarmerie ; Botas, caporal ; Mayans, gendarme ; Parillas, idem ; Carreras, idem. Eux le veulent, et je préfère mourir à recommencer à souffrir, aujourd'hui que je suis presque rétabli. Je sais bien que c'est un crime ! Mais que veux-tu, j'ai trop souffert. Il ne me reste plus qu'un immense désir de mourir pour leur échapper, quand bien même je devrais entraîner l'humanité entière.

Malgré tout, maman, je voudrais bien te voir pour t'embrasser une dernière fois, toi, l'être que j'ai le plus aimé : mais si ce n'est pas possible. Reçois par cette lettre tous les baisers que ton malheureux fils voudrait te donner en personne. Hélas ! je ne puis te dire que mes mains sont nettes de sang, mais comment le dirai-je, si, par ma lâcheté, les inquisiteurs envoient vingt-sept de mes camarades à la mort ? Au moins puis-je dire que je crois qu'aucun homme n'aurait pu agir autrement, puisque les cinq qui ont souffert comme moi ont avoué, avec moins de tortures, les mêmes mensonges que moi.

Mère, les paroles me font défaut pour te consoler ; mais, puisque toi, plus heureuse que moi, tu crois encore, souviens-toi de la Vierge des Douleurs, la *Mater dolorosa* au pied de la croix. Mère, moi je ne puis que maudire mes assassins et appeler sur leur tête... le sang de leurs victimes.

Tu diras à mon père que je l'ai beaucoup beaucoup aimé, à mes frères et sœurs, tu leur diras aussi que je les ai aimés, et à tous, que je leur demande pardon pour la douleur qu'involontairement je leur cause, et toi, ma douce maman, pardon aussi, pardon à ton malheureux fils, qui mourra en prononçant ton nom chéri.

TOMAS ASCHERI.

P.-S. — De tout ce que je pourrai t'écrire, ne crois que cette lettre ; tout le reste sera écrit sous les yeux de mes infâmes bourreaux.

— TOMAS ASCHERI.

Ecrivant en secret, je ne puis être plus long.

Ainsi, de ce long sanglot où s'est exhalée la suprême pensée d'Ascheri il ressort lumineusement que sa confession et toutes les simagrées bondieusardes auxquelles il s'est soumise, une fois fourré en chapelle, ont été — non une conversion sincère — mais un moyen pour le supplicé d'atténuer ses souffrances, d'adoucir son agonie.

Et les inquisiteurs en paraissent plus exécra- bles encore, — si c'est possible !

A COUPS DE TRANCHET

Le baron Sternberg. — Les copains n'ont probablement pas oublié les frasques de ce mouchard international, à la solde de la Russie, dont je signalais, il y a dix-huit mois la présence à Paris, alors qu'on l'affirmait bouclé dans une forteresse russe.

L'autre semaine les autorités suisses ont sorti ce sale animal de la prison de Lausanne où il était bouclé....

— Depuis combien de temps ?

— Je l'ignore !...

Et elles l'ont remis entre les sales pattes des autorités allemandes qui vont le conduire à Wiesbaden où, paraît-il, il a empilé des com- merçants.

Inutile de pleurer sur le sort de ce baron !

Le gouvernement russe va — pour la cinquième fois — réclamer son extradition à son tour et, dès que les larbins du tsar l'auront dans les griffes ils le laisseront s'esbigner.

Par exemple, pourquoi le gouvernement belge ne se met-il pas sur les rangs, réclamant l'extradition du Sternberg, qui a été condamné à 20 ou 30 ans de bagnes, pour les explosions de Liège ?

Pardine, c'est bien simple !

Si ce policier était ramené à Liège il faudrait recommencer le procès et — de toute nécessité — fiche en liberté les innocents qui sont au ballon.

Et c'est pour éviter ça que la Belgique ne réclame pas l'extradition du baron Sternberg !

Le détenu perpétuel. — Un gas qui rentre en prison aussi facilement qu'en sort le baron Sternberg, c'est Léveillé qui, il y a six ans, fut acquitté pour le grabuge de Clichy, au 1^{er} mai 1891.

La police n'a pas pu lui pardonner cet acquittement !

Aussi, depuis lors, pour n'importe quoi, à propos de bottes et à propos de rien, on l'a fiché au bloc. A telle enseigne que, depuis le 1^{er} mai 1891, il n'a pas eu quinze mois de bon. Arrêté..., mis en liberté..., poissé..., débouclé !

Ça a été sa rente continue et — chose abominable ! — on l'a toujours foutu en liberté sans jugement.

Sauf pour sa dernière arrestation !

Ayant soupé d'une telle existence, Léveillé quitta la France.

« Chouette ! se dirent les marchands d'injustice, on va en profiter pour le saler. »

C'est ce qu'ils firent : sans plus tarder ils lui administrèrent vingt ans de travaux forcés.

Arrêté en Angleterre, Léveillé a été extradé et — après dix mois de prévention — il a été acquitté par la cour d'assises.

L'accusation portée contre lui était si idiote que l'avocat bêcheur a été obligé d'abandonner la partie et de conclure à l'acquiescement.

Hein, nom de dieu ! c'est rien dégueulasse la justice !

Le Doigt de Dieu. — Le père des mouches, suivant à la lettre le conseil que lui a donné le frocard Ollivier, à l'occasion de la rôtissoire aristocratique, continue à élabousser d'avaros ses plus crétiens adorateurs, — pour punir un tas de bons bougres qui ont soupé de la religion.

Nom d'un pétard, voilà un système de punition qui me botte !

Que Dieu étrié et échaude ses amis, — je m'en fous.

Mais qu'il fiche la paix à ses ennemis et qu'il les laisse vivre en pères tranquilles.

Il semble bien que c'est le système qu'il a adopté ; à preuve son coup de dimanche dernier : à Pise, en Italie, une foultitude d'ostrogths s'étaient amenés dans une boîte à bondieu pour reluquer de près un vieux bout de membrane qui — à en croire les ratichons — a appartenu, y a belle lurette, à quelque sainte putain.

Quand Dieu a vu l'église bien bondée, il a créé une telle panique — il crée tout ce qu'il veut, à propos de bottes, ce vieil animal ! — qu'en se pressant pour sortir les assistants se sont écrabouillés mutuellement : y a eu une dizaine de morts et une trentaine de blessés.

Quand le père des mouches a su le résultat de sa nouvelle crapulerie, il s'est frotté les griffes de contentement.

Et maintenant, à qui le tour ?

Bons crétiens et vieilles bigotes, — puisque vous êtes assez moules pour croire en Dieu, — numérotez vos abatis !

Trouducuterie administrative. — Y a rien de plus moule qu'un rond de cuir, — si ce n'est deux ronds de cuir, — chacun sait ça.

En voici un nouvel échantillon : ces jours derniers, une jeune fille laisse tomber une clé dans un omnibus qui fut ramassée par un voyageur complaisant et déposée par lui au bureau du Panthéon. Le lendemain le même voyageur s'étant trouvé à nouveau nez à nez avec la jeune fille lui indiqua où était sa clé.

Alors commença le processionnement ! La pauvre fut expédiée de bureau en bureau, — enfin, après une kyrielle de courses, elle s'amena à la préfecture de police où on lui sortit le boniment suivant :

— Mademoiselle, faites faire une clé semblable à celle que vous avez perdue, apportez-nous la, et si la clé que nous avons et que vous

réclamez est pareille à celle que vous aurez fait faire, vous rentrerez dans votre bien.

— Vous vous foutez de moi ! a répondu la jeune fille. Si je fais faire une nouvelle clé, je me foudrai pas mal de l'ancienne et je ne perdrai pas une demi-journée pour la ravoir..., et pour voir votre trônche d'abruti !

Rien n'y a fait : la moule administrative est restée inébranlable, — et a gardé la clé !

Mince que c'est chouette, les administra- tions !



Des types qui n'ont pas l'air embarrassé, et qui dégoisent comme saint Jean-Gueule-d'Or, ont vite trouvé le joint quand on leur cause de la crise agricole : A l'encontre des mélinitards, ils ne veulent rien savoir de droits protecteurs sur les bricoles étrangères. Leur fourbi est tout autre : c'est dans l'augmentation du rendement, et non dans le relèvement des prix, qu'ils prônent le salut.

« Sans doute, qu'ils font, on ne peut pas s'en tirer au taux dérisoire que se bazardent la plupart des produits de la terre. Le blé, par exemple, vendu à 14 francs (son prix moyen, ces dernières années, coûte plus que ça à produire ; mais que là où il s'en récolte 20 hectolitres, on s'aligne pour en récolter 40, — et alors il y aura moyen de moyennier ! »

Et comme, devant ce jaspinage, vous ouvrez des quinquets gros kif-kif le poing, les types en question vous font leurs explications : « Il faut se secouer, se dépêtrer de la routine, foutre au rancart le vieil outillage, acheter des machines, envoyer au diable le fumier de ferme et employer les engrais chimiques. »

Voilà, en deux temps et trois mouvements, ce qu'ont trouvé les capitalistes libre-échangeards et ce que se chargent d'enseigner les agriculteurs en chambre que sont les trois quarts des professeurs départementaux d'agriculture.

Ont-ils tort ? Ont-ils raison ?

C'est à peu près comme celui qui vous conseille une houppelande bien doublée pour couper la chique à la bise ou des bonnes tranches de beafsteaks pour calmer les tiraillements d'estomac.

La question n'est pas de savoir la valeur de ces remèdes, mais bien de pouvoir s'en servir.

Sans doute les machines abrègeront bougrement le dur turbin quand la bonne terre arrachée des pattes des richards aura fait retour aux campluchards ; mais, aujourd'hui, il n'en faut pas parler ! Avec le morcellement des terres qui éparpille les efforts et la concurrence que fait aux petits cultivateurs la grande culture, c'est comme dans l'industrie : une foultitude de bons fieux se trouvent avec rien à se foutre sous la dent.

Il faut donc, primo, écheniller l'arbre social, après quoi on sera à même d'user tant et plus des mécaniques.

— 0 —

Quant aux engrais chimiques dont ces mes- sieurs jacassent tant, un petit mot à notre tour.

C'est un nommé Georges Ville — qui a tourné de l'œil il y a une couple de mois — qui posa pour leur inventeur. Au fait, peut-être se monta-t-il un peu la caboche, car avant lui d'autres ont l'air d'avoir connu le truc : Liebig, entre autres (je ne sais pas si c'est lui qui a inventé le bouillon), a causé de l'affaire dans un bouquin déjà rudement vieux — et d'autres aussi, des allemands et des angliches, dont j'épargne le nom aux camaros, paraissent avoir fait et publié des expériences avant le Georges Villes dont je jabotte.

Au fait, si l'on veut l'opinion de Bibi, je vous la donne gratis : y a pas d'inventeurs : rien que des trouveurs, et j'y adjoins, pour la circonstance, une pensée de Diderot qui ne contredit pas trop la mienne. « L'architecte n'a d'autre mérite que de faire un bloc des matériaux épars amenés là par quantité de ma- nœuvres. »

Quoi qu'il en soit, que Georges Ville ait eu vent du turbin de ses prédécesseurs ou qu'il ait eu l'inspiration seule, le fait est qu'il débuta en 1860, dans un champ d'expériences, à Vincennes, établi aux frais de Badingue.

Peu de temps après, il réunit en bouquin les conférences qu'il y donnait chaque hiver.

A l'en croire, avec son fourbi, ça doit marcher comme sur des roulettes. « Lorsqu'on veut n'employer que du fumier, écrit-il dans sa préface des *Entretiens* de 1863, la mise en valeur des mauvaises terres demande beau-

» coup de temps et une avance de capital véritablement énorme. Avec les nouveaux engrais, le résultat est soudain. On peut obtenir sans délai une récolte de grand rendement pour les terres les plus déshéritées, et réaliser un bénéfice dès cette première opération. »

Est-ce véridique ou est-ce du chiquet? Peut-être un peu exagéré, mais, dans tous les cas, par les expériences faites, il faut conclure qu'il y a du bon.

Voici, en quatre mots, les principes établis par M. Ville :

Toutes les terres, même celles qui ne valent pas les quatre fers d'un chien, ont tous les éléments nécessaires à la végétation, à part quatre qui leur manquent ou que les plantes ne peuvent pas s'assimiler.

Pour chaque plante il y a une substance qui doit être en plus grande quantité, M. Georges Ville l'a baptisée la dominante.

Les quatre substances manquant aux plantes sont : primo, l'azote ; deuxième, l'acide phosphorique ; troisième, la potasse ; quatrième, la chaux.

Voilà l'agencement de tout le système, voilà la base de tous les engrais.

Maintenant la question est de se les procurer.

La première de ces drogues, M. Ville la demande au sulfate d'ammoniaque et aussi aux nitrates de soude et de potasse ; la deuxième aux superphosphates ; la troisième au nitrate de potasse ou bien au chlorure de potassium et la chaux au sulfate de chaux que les bons bougres appellent plâtre.

Maintenant, y a sa manière d'expérimenter ; mais je glisse là-dessus, car le papier n'est pas trop long.

Voilà le système que d'aucuns préconisent pour ramener à la campluche vie libre et bonne chère.

Ne nous montons pas le coup.

Je crois bien qu'avec des retouches, en le perfectionnant de plus en plus, le fourbi a une grande valeur.

Mais demain seulement quand les richards seront de sortie et qu'une charibotée de feignasses ne vivra plus à nos croûtes.

Ne foutons pas la charrue avant les bœufs !

Aujourd'hui, ces sacrés engrais coûtent chaud ! Avec toute l'engeance des intermédiaires qui grattent chacun son bénéfice, les paysans, les petites bourses doivent se brosser.

Où, bon dieu, l'engrais est cher, la récolte ne se vend pas et puis ne faut-il pas compter avec les saisons qui, souventes fois, paralysent les bons effets de la fumure ?

En outre, viédaze, le commerce, ce vol organisé, qui fraude et falsifie nos aliments, respecte-t-il davantage les engrais, ces aliments de la terre ?

— 0 —

Ohé, les frangins, ne nous laissons pas monter le bobéchon par les deux catégories de jean-foutre bourgeois : les protectionnistes de malheur et les libre-échangards de crotte.

Ne perdons pas le nord, foutre, et commençons par le bon bout : la conduite aux richards, le congé aux feignasses d'employés de tout poil et de gouvernants de toute robe.

La terre libre de toute charge, de toute rente et de toute hypothèque retournera alors à qui la fait produire et ce ne sera pas trop tôt, nom de dieu.

Comme la mine et les usines auront fait pareil avec les pros des villasses et les gueules noires, y aura mèche de s'entendre avec ces gas-là.

Parce qu'alors on ne s'occupera plus du prix ni de la valeur, rien que du besoin et de l'utilité, on donnera à cette bonne bougresse de terre l'engrais qu'il lui faut, comme on se fichera par la gueule le frichti nécessaire.

Et pour sûr que, quand on en sera là, si à table, une fois les oreilles un peu chaudes, on se met, entre vieux gas, à jaspiner du temps passé, ce ne sera pas pour le regretter !

Le père Barbassou.

CHANSONS ILLUSTRÉES

De tous côtés, les copains réclament des chansons.

Et ils n'ont foutre pas tort car la chanson est un sacré élément de propagande.

Or donc, pour répondre aux désirs des camaros, le Père Peinard va commencer la publication d'une série de chansons gabennes : il en paraîtra une environ tous les quinze jours.

Chaque chanson, sur fort papier, avec un dessin et la musique, sera vendue Deux ronds.

Les vendeurs du Père Peinard auront sur ces publications la même remise que sur le journal. Que les copains et les vendeurs qui en désirent le fassent savoir illico.

LE CHANT DES ANTI-PROPRIOS ouvrira la marche de cette publication, — la semaine prochaine.

La Carmagnole des Meurt-de-Faim

Par JULES JOUY

(Air de la Carmagnole)

REFRAIN

Frères, faut que ça change ;
Marchons d'aplomb ! (bis)
Il faut que chacun mange ;
Bourgeois, du pain ou du plomb !

LES PAUVRES

En avant, tous les meurt-de-faim ! (bis)
Pauvres, révoltons-nous enfin ! (bis)
Aux armes ! citoyens !
Malgré les biscatiens,
Sans souci des défaits,
Marchons d'aplomb ! (bis)
Képis, gare aux casquettes !
Bourgeois, du pain ou du plomb !

(Au refrain.)

LES PAYSANS

Comme des bœufs nous travaillons ! (bis)
Les blés poussent dans nos sillons ! (bis)
Le pain naît sous nos pas ;
Nous ne le mangeons pas !
Frères, à nous les meules !
Marchons d'aplomb ! (bis)
Canons, taisez vos gueules !
Bourgeois, du pain ou du plomb !

(Au refrain.)

LES MINEURS

Couchés dans nos tombeaux profonds (bis)
Loin des brises, nous étouffons. (bis)
Nous tirons du charbon,
Mais c'est pour le patron.
Le feu nous exterme.
Marchons d'aplomb ! (bis)
Mineurs, à nous la mine.
Bourgeois, du pain ou du plomb !

(Au refrain.)

LES OUVRIERS

Chair à fabriques, ouvriers ! (bis)
Noirs esclaves des ateliers ! (bis)
Bataillon décimé,
Gars de Juin et de Mai,
Malgré les hécatombes,
Marchons d'aplomb ! (bis)
L'Avenir sort des tombes !
Bourgeois, du pain ou du plomb !

(Au refrain.)

TOUTS LES PROLÉTAIRES

Sus aux généraux d'abattoir ! (bis)
Klébers et Marceaux du trottoir ! (bis)
Ce cordon, couleur sang,
Autour d'eux s'enlaçant,
Qui, sur leurs crachats, coule,
Marchons d'aplomb ! (bis)
C'est le sang de la foule !
Bourgeois, du pain ou du plomb !

(Au refrain.)

LES GRÈVES

Les mineurs du Gard

La grève continue là bas, — cahin, calia !
Les gueules noires sont calmes, — et les capitales idem !

A leur dernière réunion, où ils étaient à peu près 1,400, les grévistes ont décidé de se serrer le ventre d'un rude eran. Puis, avant de se séparer, ils ont voté un ordre du jour « espérant que le gouvernement ne les abandonnera pas dans leurs justes revendications. »

Pauvres couillons, il faut vraiment que les malheureux en aient une couche !

Ils n'ont donc pas vu les pandores et les troubadés qui farcisent leur patelin ?

M'est avis qu'ils les ont vu, — et, même qu'ils ont senti leur présence !

Or, qui les leur a fourré sur le râble ?

Cette vache de gouvernance qu'ils ont la gnolerie d'implorer,

Et elles les leur a expédié, sur l'ordre des capitales dont elle est l'humble servante.

Si donc, les gueules noires comptent que les gros matadors de l'Etat feront quelque chose en leur faveur, ils se foutent le doigt dans l'œil jusqu'au nombril.

Qu'ils le sachent : ils n'ont à compter que sur eux-mêmes, — sur leur seules et uniques forces !

Dans la Savate

La semaine dernière j'ai dit quatre mots de la grève de gniaffs de chez Costa, un fabricant de savates de la rue Honoré qui fournit de groles les aristos.

La grève continue !
Et c'est tordant : tous les fuitards du bazar de la Charité s'amènent en landau pour réclamer leurs ripatons, — c'est une procession gondolante.

Le Costa ne sait que répondre !...
Quand les grévistes voulurent entrer en pourparlers avec ce bon dieu de singe, ce bas-cul le prit de très haut :
— Je suis Costa grand et je veux rester grand !

Hé, le couillon : il est moins haut qu'une botte !
Les copains réclament vingt sous d'augmentation : c'est pas épais vu le soigné du turbin. Le galeux a accordé dix sous.

Et, dès maintenant, aux trois ou quatre foireux qui turbinent pour lui, il paie les dix sous d'augmentation.

C'est déjà un petiot résultat.
Que les frangins continuent et ça ronflera !

Saltimbanquisme Charitable!

Les bons bougres n'ont pas oublié la souscription qu'a ouverte le Fig, le grand torchon de la haute, après la grande rotisserie du Bazar de la Charité, — souscription qui n'avait qu'un but : foutre de la poudre aux yeux du populo et nous faire gober que les aristos sont de chics types.

Heureusement, ça ne prend plus, nom de dieu !

Si tous les fin-de-race qui ont hérité — grâce au rotissage de parents, — avaient seulement casqué dix pour cent,

C'est pas épais, dix pour cent,
Eh bien, ça ferait tout de même un beau tas de millions !

Mais les chameaucrates sont bien trop ladres. Ils veulent passer pour charitables, — à condition que ça ne leur coûte pas un radis.

Les mufles aristos, c'est des rudes cochons, foutre !

Et c'est pourquoi, le Fig, malgré tout le flaffa et les moyens d'amorcer le monde dont il dispose, n'a pu — avec bougrement de tintouin, — récolter qu'un peu plus de deux millions.

Et, là-dedans, faut pas le perdre de vue, y a un million armé par le fameux anonyme.

Ce sacré tas de pépettes, — c'est beaucoup, — et c'est peu !

C'est beaucoup quand on le compare à la déche du populo.

Mais c'est peu, — rudement peu ! — quand on songe dans quelles circonstances ça a été aboulé.

— 0 —

En réalité, les donateurs n'ont eu qu'un but : se faire de la réclame, — soit pour eux tous seuls, soit pour leur caste.

Aussi, a-t-on fait des chichis à propos du million anonyme !

Pendant quinze jours toutes les pissotières ont débordé de louanges en faveur de ce généreux merle.

Chiquet, nom de dieu !

Eh oui, c'était du battage, — et rien que du battage !

Faut bien que la grosse caisse pétarade de temps à autre, pour entretenir dans le populo les sentiments pantouffards de respect et de trouducuterie admirative qu'on a pour les fin-de-race.

Or, rien de plus bath, pour réchauffer la gnolerie des niguedouilles qui voient les riches auréolés de toutes les vertus, que de raconter aux populations épâtées qu'un Crésus inconnu a armé un million pour les pauvres.

Mince d'effet moral !
On oublie de demander l'adresse des pauvres bidards qui écorneront le million.

C'est pas là la question : on est pétrifié par le mirifique magot !

Pour lors, des chiées de trous du eul en sont restés comme des tomates.

Tas d'andouilles! Ils ne voient pas que ce million leur a été filouté sou à sou, — qu'il est fait de leur sueur foutue en bouteille.

Et que le richard qui l'a casqué a eu bougrement d'intérêt à faire le grand seigneur.

Et que, au surplus, même amoindri d'un million, le mec n'en reste pas moins un richard tout à fait au sac.

— 0 —

Mais foutre, c'est pas sur la plus ou moins grande malpropreté du principe de la charité que, pour l'instant, je veux tartiner.

C'est sur le total des sommes casquées.

Les aristos de France, — malgré toutes leurs magnés, sont — des liardeurs et des grippe-sous. C'est des sales pingres!

L'autre semaine j'ai cité la maxime que j'ai pigé dans une pissotière de Londres :

« La charité, c'est le meurtre! »

Et pourtant, foutre, voilà un patelin où la charité est autrement mirifique que par chez nous.

Y en a donc que davantage de mérite à avoir reluqué l'hypocrisie dégueulasse qui se cache sous la charité.

Certes, les riches sont partout pareils,

Partout ils ont les pattes croches!

Pourtant, y a pas à tortiller : quand les richards anglais se foutent à être charitables, ils n'y vont pas avec le dos de la cuillère.

Pour preuve, un échantillon : y a ces jours-ci un jubilé de la reine, — la vieille poivrote va être processionnée dans les rues de Londres, kif-kif un saint-sacrement.

A cette occase, les richards ont mis la main à la poche.

L'un d'entre eux, le patron d'un grand magasin de meubles, Maple, — qui est une sorte de Jaluzot anglais, — a aboulé trois millions pour la fondation d'un hôpital.

Et fichtre, malgré qu'on profite de la circonstance pour faire à cet exploitateur bougrement de la réclame dans les quotidiens, — les journaux anglais n'arriveront pas à imprimer sur son compte la dixième partie des éloges louangeuses dont, chez nous, l'anonyme du million du Bazar a été inondé.

Ceci prouve qu'en France nous sommes encore plus poires qu'en Angleterre.

La-bas, il faut qu'un richard débourse trois millions pour qu'on fasse un tantinet attention à sa fiole :

Ici, un million suffit, — et y a davantage de réclame!

Ainsi donc, sans même tenir compte du plus ou moins de réclame, le populo de France est trois fois plus poire que les bons bougres d'Angleterre, — puisqu'il se laisse enferrer à un hameçon trois fois plus petit.



Toujours les pots-de-vin!

Gouesnon est un patelin de Bretagne où, la semaine dernière, à cause de la foire et du « pardon », qui durent deux jours, y avait amoncellement de populo.

Dans des occases semblables il ne fait pas bon n'être pas au sac, — les marchands de sommeil vous reluquent de travers et ils vous considèrent d'autant moins que votre portebraise paraît plus plat.

Deux voyageurs, que la foire avait attirés, s'amènèrent à l'hôtel des Trois piliers, demandant un grenier et quelques hottes de paille pour eux et leurs familles.

L'hôtelier, un petit bourgeois qui tond les œufs pour rembourrer ses matelas, se fit bougrement tirer l'oreille. Enfin, moyennant un bon prix, il céda son grenier pour deux jours.

Mais, va te faire foutre! Quand, le soir venu, les pauvres gas s'amènèrent pour pioncer, le marchand de sommeil ne voulut rien savoir.

Avait-il réléché et loué son grenier un meilleur prix à d'autres?

J'en sais foutre rien!

Toujours est-il qu'il fit du rébecca et ordonna aux voyageurs de quitter sa boîte.

Il était dix heures du soir, — conséquemment il n'était plus l'heure de déricher un autre domicile. Eh donc, les voyageurs, roulés, protestèrent trouvant le procédé dégueulasse.

Alors intervinrent les gendarmes requis par le marchand de sommeil : les pandores expulsèrent les voyageurs, — avec accompagnement de renforcements! Et les pauvres bougres, foutus dehors, virent les portes de l'hôtel se fermer et ils entendirent les pandores rire et godailler au dedans, trinquant et buvant.

Tout penauds, ils préférèrent coucher à la belle étoile qu'au violon.

Et ça, grâce aux gendarmes!

Ces sacrés charpentiers-à-félique, toujours du côté du manche, — comme d'ailleurs toute grosse légume, — donnent tort aux pauvres bougres, parce qu'ils flairèrent quelques pots de cidre et quelques verrées d'eau-de-vie à licher.

Les autorités sont partout pareilles, nom de dieu!

Gaffe préfectorale

Charleville. — Y a de l'émoi parmi la haute et dégueulasse classe dirigeante de ce patelin : dimanche dernier un professeur d'histoire au lycée, faisait une conférence à l'école normale sur la guerre de 1870-71.

Tant que le type a daubé sur les simples pousse-cailloux indisciplinés, la jubilation était complète : mais quand il a voulu dégoiser sur les lâchetés des galonnés, M. le Préfet l'a trouvé mauvaise.

— Assez! assez! qu'il s'est foutu à gueuler.

L'orateur a voulu continuer quand-même, mais le préfet lui a à nouveau coupé la chique.

Le public a rouspété et y a eu un chahut monstre : les grosses légumes écumaient de rage!

Mais comme, en fin de compte, parmi les assistants y avait guère de gas costauds, y a qu'un unique bon bougre qu'a continué à protester.

Pour lors, le préfet ayant ouvert son robinet oratoire a inondé le public, — si bien que les autorités ont eu le dernier mot.

Les grosses légumes y mettent moins de façons quand il s'agit de réunions ouvrières : la semaine dernière le citoyen Poulet faisait une conférence à Remilly-les-Pothés et, turellement, toute la pestaille était sur pied.

Mais comme la réunion avait lieu chez une débitante dont le mari est cantonnier, le préfet est monté sur ses grands chevaux.

Il a fait appeler le cantonnier, lui a foutu un sacré savon et lui a donné à choisir entre la fermeture de son débit ou la révocation.

La pauvre bougre, ne savait si c'était du lard ou du cochon! Il a quinze ans de services et le voilà menacé d'être foutu sur la paille s'il ne courbe pas la tête.

Quelle dégoûtation! Et dire que M. le Préfet se pose en républicain tout ce qu'il y a de plus bon teint.

Belle cochonnerie que la liberté républicaine!

Veste de roussin!

Nouzon. — La pesaille n'est jamais fatiguée de faire ses mufferies : on l'a vu encore, dans ce patelin, lundi dernier.

Profitant du passage de deux copains, Libertin et Gibier, les camaros avaient emmanché une réunion. La police, ne pouvant l'interdire, s'est amoncelée autour de la salle, dans l'espoir d'intimider le populo.

Mais foutre, ces salopises-là deviennent si communes que ça ne prend plus!

Aussi, ce qu'ils rognent les roussins!

Tellement que, à la sortie, le quart-d'œil s'est payé le luxe d'arrêter Libertin, croyant faire un bon chopin.

— Vous êtes belge? qu'il lui demande.

— Moi, je suis rien du tout, réplique le gas.

Les frontières, connais pas cette marchandise!

— C'est ce que je pensais. Donc, exhibez vos papiers.

C'est pour le coup que la tête du commissaire était rigolotte à reluquer : mince de blair!

Libertin a exhibé ses papiers, — tout ce qu'il y a de plus en règle : il est natif de France.

Le quart d'œil a posé sa chique, — et le populo s'est gondolé, kif-kif un régiment de petites baleines.

Cochonne de propriété!

Toulon. — Il y a quelques jours, un entrepôt de meubles flambait, kif-kif un bazar de charité.

Seulement, tandis que pour la Rotissoire à aristos y a pas eu plan de denicher des responsables, pour l'entrepôt, on en a dégotté un : le frère du marchand de meubles.

Et il ne s'en cache pas : « C'est moi, a-t-il

déclaré, qui ai foutu le feu à la boîte de mon frangin. J'estime qu'une part de l'avoir de mon frère me revient. A la mort de mon père, je faisais le jacque à Madagascar; j'expédiai une procuration pour qu'on fasse le partage. A mon retour j'ai voulu faire des réclamations sur la façon dont mon père et mes sœurs ont opéré. On m'a envoyé rebondir! C'est pourquoi me trouvant dans la misère noire, je me suis vengé!... »

Ainsi, voilà : c'est parce que le type a été un bon serviteur de la patrie que sa famille l'a roulé, — et c'est parce que la propriété individuelle a été le grand élément de discorde qui a désuni frères et sœurs qu'il est devenu incendiaire.

Y a donc pas à tortiller : il est une victime de la trinité à la mode : Patrie! Famille! Propriété!

Nom de dieu, il serait bougrement temps que nous ouvrions nos quinquets et que, tous tant que nous sommes, on s'aperçoive que c'est ce cochon de distinguo entre le tien et le mien qui permet aux uns de tirer toute la couverture de leur côté,

Et que, pour couper la chique aux querelles, aux vices, aux crimes et à toute la saloperie sociale faut commencer par déraciner de nos citrouilles l'idée de propriété.

Ça fait, quand nul ne pourra vivre aux crochets de son semblable les sentiments d'amour et de solidarité fleuriront avec un galbe épanté.

Liberté du travail!

Elbeuf. — C'est une sacrée hablerie que cette liberté... on a juste la liberté de courber l'échine!

C'est à croire que les charognards exploités de ce patelin détiennent le record de la mufferie : les salauds ne veulent que des prolos tout à fait poules mouillées, — et ils ne se gênent pas pour gueuler qu'ils ne veulent pas de gas marioles, — c'est ainsi qu'ils ne trouvent pas les syndiqués assez souples.

Oh mais, les cochons pourraient bien se mettre le doigt dans l'œil, et leur intolérance aller à l'encontre de leurs désirs.

Au train dont ça va : avec une autorité de plus en plus loufoque, des règlements archirigoureux, ça pourrait bien casser!

Les prolos ruminent, — sans en avoir l'air, — et ils se disent que les bons fleux qui expliquent que les choses ne peuvent pas durer à perpète avec le fourbi actuel n'ont pas tort.

Aussi, que l'occase se présente et ils ne seront pas les derniers à foutre les pieds dans le plat!

Mistoufle voulue!

Saint-Nazaire. — J'ai déjà jaspiné de l'épouvantable mistoufle qui règne dans ce patelin.

Sans compter les prolos qui, précédemment, se trouvaient déjà sans turbin, y en a près de 3.000 — exactement 2.863 — qui, ces derniers temps, ont été saqués par les Chantiers de la Loire et la Compagnie transatlantique.

Ce qu'il y a de plus abominable c'est que cette crise est voulue et préméditée par les richards : les crapules spéculent sur le ventre des prolos avec un cynisme révoltant.

La Compagnie transatlantique guigne le monopole d'une nouvelle ligne, — alors, vous voyez le tableau :

En temps ordinaire, il aurait fallu graisser la patte à une ribambelle de bouffe-galette, — tandis que, grâce à la formidable purée qui règne maintenant à Saint-Nazaire, les choses se simplifient : la gouvernance se fera moins tirer l'oreille pour accorder la concession.

Des quantités de pauvres bougres pâtiront terriblement de cette binaire infernale, — mais qu'est que ça peut foutre!

Pourvu que les coffres-forts des richards se remplissent, — le reste importe peu!

Flambeaux et Bouquins

Dans les *Soliloques du Pauvre* dont il vient de paraître une chouette édition — qui n'a que le tort de coûter cent sous le volume... mais qui va être suivie d'une édition à cinquante sous — Jehan Rictus fait parler les purotins.

Et foutre, il les fait jaspiner, non comme on les fait habituellement parler dans les livres, en un bafouillage qui pue la pissotière académique, mais comme ils jactent dans la vie, — sans magnés et sans flafas! Ils gueulent leur rancoeur contre la vache de société et ne tournent jamais trente-six heures autour du pot, pour appeler un chat, un chat.

Et c'est justement toute la franchise et toute

la vie que Rictus a su coller dans ses *Soliloques du Pauvre* qui font de son bouquin un des plus galbeux flambeaux de ces temps-ci.

Y a là-dedans des sanglots entrelardés de rugissements de colère et on sent que — assez souvent, nom de dieu! — il prend envie au gas de fermer son poing et de le laisser tomber gentiment sur le gniasse des chameaucrates.

Ecoutez-le :

J'en ai soupé de n' pas briffer
Et d'êi' de ceuss' assez pantouffes
Pour infuser dans la mistouffe
Quand... gn'a des moyens d'se r'billier.

Eh donc! tout seul j'lè' mon drapeau;
Va falloir tâcher d'êi' sincère
En disant l' vrai coup d' la Misère
Au moins, j'aurai payé d' ma peau!

Je n' veux pus êi' des Ecrasés,
D' la Muffleri' contemporaine;
J' vas dir' les maux, les pleurs, les haines
D' ceuss' qui s'appellent « Civilisés! »

Et qu'on m' tue ou qu' j'aïlle en prison,
J' m'en fous, je n' connais pus d'contraintes;
J'suis l'Homme Modern' qui pousse sa plainte,
Et vous savez bien qu' j'ai raison!

L'Individu et la Société, tel est le titre d'un nouveau bouquin de Grave, dans lequel le camarade explique qu'il n'y a pas mèche de concevoir l'un sans l'autre et démontre que la société où l'individu pourra le mieux s'épanouir est une société d'où auront été éliminés l'Etat et la propriété, — alors seulement, dans ce milieu anarchiste, les facultés humaines pourront sans entraves arriver à leur maximum de développement.

Et ce n'est qu'alors que l'individu sera réellement un Homme!

Sous le titre « 1871 », la « Revue Blanche » a édité en un bouquin à vingt sous l'Enquête sur la Commune de Paris parue dans ses avant-derniers numéros.

(Ça fait un bouquin rudement intéressant.)

LIGUE D'ENSEIGNEMENT LIBERTAIRE

Conférences et Soirée familiale

Des difficultés survenant en dernière heure nous empêchent de donner boulevard de Strasbourg, au café du Globe, la soirée familiale annoncée pour dimanche prochain 6 juin.

En conséquence, et d'une manière définitive, cette soirée, à laquelle les chansonniers de Montmartre avec d'autres artistes prêteront leur concours, aura lieu le samedi, 12 juin, salle de l'Harmonie, rue d'Angoulême.

Le concert dont notre prochain numéro contiendra le programme détaillé, sera suivi de la conférence annoncée de Ferrière sur l'Enseignement futur.

Mercredi prochain 9 juin, salle de l'Harmonie, rue d'Angoulême. Conférence sur l'enseignement libertaire par Louise Michel et L. Ferrière.

Entrée : 0 fr. 50 cent.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.

Jeu'di 10 juin, réunion privée.
Conférence par le camarade Ferrière.
Sujet traité : L'Occultisme.
Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard ; chez Lille, rue Burq.

— Mardi, 8 juin, réunion de la Justice sociale, groupe d'études, à 8 h. 30, au café de la Renaissance, 69, rue Blanche.

— Les *Purotins* se réunissent tous les samedis, salle de la Brasserie, 100, avenue d'Italie.
Samedi prochain, causerie sur les utopies sociales par Barthélémy.

— L'*Internationale scientifique*, réunion tous les mardis, à 8 h. 1/2, salle Rosnoblet, 281, rue Saint-Denis.

— Samedi soir, réunion des ouvriers cordonniers des maisons Galoyer, Hellstern, Mayer, Bennett, etc., à 8 h. 1/2 du soir, rue St-Honoré, 384, au coin de la rue Duphot.

Saint-Denis. — La Jeunesse matérialiste, groupe

d'études, se réunit tous les samedis soir, à 8 h. 1/2, salle Montéremal, 75, rue de la République.

Causerie, lecture, discussions. Les lecteurs du Père Peinard sont invités.

Genevilliers. — Les libertaires se réunissent le samedi à 9 h. du soir, salle Ledue; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Le camarade Marcel Marchand tient à la disposition des copains des livres, journaux et brochures.

Levallois-Perret. — Les libertaires de Clichy et de Levallois invitent les socialistes des deux communes à venir discuter les théories libertaires, 68, rue Vallier, le lundi à 8 h. 1/2 du soir.

Les camarades qui disposent de brochures anti-cléricales sont priés de les apporter aux réunions.

Puteaux. — Les compagnons de Puteaux organisent pour le dimanche 6 juin une balade champêtre pour aller à Nanterre, il y aura une courte causerie par Prost sur les retraites ouvrières et la maison de Nanterre, chants, récits, sauterie en plein air.

Rendez-vous à 1 heure chez Masselin, marchand de vin, 141, rue de Neuilly, à Suresne.

Les copains de Paris sont invités.

Reims. — Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

— Samedi 5 juin, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Cruchon d'Or, rue de Cernay, conférence publique et contradictoire sur le patriotisme et ses conséquences et de la nocuité de toutes réformes parlementaires.

Orateurs : Grimbert, Thomas Bourguere, Liénard.

Prix d'entrée : 0 fr. 15.

Bordeaux. — Les compagnons anarchistes de Bordeaux ont décidé d'organiser une grande soirée familiale au profit de l'École libertaire en voie de formation.

Ils se sont déjà assurés le concours de poètes, chansonniers, artistes lyriques et dramatiques.

Pour la réussite complète de cette œuvre, une liste de souscription est déjà ouverte.

Les camarades de notre ville sont priés de se réunir dimanche 6 juin, au groupe, à partir de 2 heures de l'après-midi.

Vu l'importance de l'œuvre entreprise par les initiateurs de l'École libertaire, nous pensons que les amis de notre ville et ceux de la banlieue seront heureux, pour leur part, du succès de cette œuvre dont l'excellence ne leur échappe point.

— Troisième réunion de quartier, samedi 5 juin, à 8 h. 1/2 du soir, restaurant Chouquet, allée de Boutaut, au pont de Larroque.

Ordre du jour : Les anarchistes et ce qu'ils veulent ; la verrerie d'Albi.

Entrée : 0 fr. 15.

Nancy. — Les camarades de Nancy et des environs sont priés de se trouver le dimanche 6 juin, à 3 heures, au café du Marché, place du Marché.

Causerie par le camarade Humbert.

Toulon. — Le Père Peinard et toutes les publications anarchistes se trouvent en vente chez le camarade Leydet, libraire, rue Vincent Courdouan, 2 (ancienne rue du Champ-de-Mars).

St-Etienne. — Quelques camarades de St-Etienne ont décidé pour le dimanche 6 juin une promenade égayante et instructive ayant pour but le Mont-Pilat. Ce qui nous fait choisir ce jour, c'est que la course étant assez longue, les camarades auront la facilité de pouvoir se reposer le lundi.

Les camarades qui voudront y venir se réuniront le samedi 5 juin, à 11 heures du soir, au café Chataigner, place Bellevue.

Départ à 11 h. 1/2.

Beauvais. — Réunion du groupe des Libertaires, tous les samedis, buvette des Bons Enfants, 19, rue de la Madeleine.

Causerie, chants et poésies.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les consulter.

Rouen. — Les copains se réunissent à la brasserie de l'Union nationale, place de l'Hôtel-de-Ville.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez le bistrot, 138, cours de la République. Causerie par un camarade; chants et poésies.

Tous les dimanches, balade de propagande à la campagne. Rendez-vous sur le rond-point à 2 h. 1/2.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent le mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

— Les jeunes camarades du centre s'étant groupés sous le titre de *Jeunesse Internationale*, en vue d'organiser des causeries au moins deux ou trois fois par semaine, ainsi qu'une bibliothèque qui sera à la disposition de tous, prient les camarades qui auraient des ouvrages disponibles de les faire parvenir au camarade Vidal, bar du Coq d'Or, rue Récollettes, Marseille.

Limoges. — Le groupe, la « Jeunesse Libertaire » se réunit tous les samedis soir à 8 h. 1/2, faubourg de Paris, 131.

Il admet moralement, c'est-à-dire sans aucune cotisation obligatoire, tous ceux qui faisant abnégation de sectarisme veulent se livrer sur le terrain de la libre discussion à l'étude de la question sociale.

A chaque réunion, causerie par un camarade; chants et poésies anarchistes.

Le Père Peinard, les Temps Nouveaux, le Libérateur sont en vente au kiosque Moreau, place Denis-Dussoubs.

On y trouve également toutes les brochures indiquées par ces journaux.

Petite Poste

G. Melun. — P. A. Villars. — B. Liancourt. — C. Spring Valley. — O. Nancy. — B. Reims. — C. Pouchambault. — B. MacDonald, (par T. N.) — P. Bloomfield — R. Albi. — F. Amiens. — P. St-Chamond. — R. Nouzon. — P. Grenoble (par C.) — L. St-Quentin. — V. Nîmes. — B. Annonay. — P. St-Etienne. — M. Troyes. — B. Angers. — M. Vichy. — M. Avignon. — F. Elbeuf. — G. Carmaux. — H. St-Nazaire. — L. Le Mans. — T. Charleville. — C. Savigné. — T. Brest. — P. Millau. — C. Marseille. — L. Marchienne. — Reçu règlements, merci.

— Caris demande des nouvelles de Broussou-loux.

— Mathieu Victor demande des nouvelles de Lelieur.

POUR GRAISSER LE TIRE-FIED DU PÈRE PEINARD : L. Le Mans, 0.50.

EN VENTE AUX BUREAUX DU " PÈRE PEINARD "

	Aux bureaux	France
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Camille Pouget (broch.)	0.10	0.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0.25	0.35
L'Almanach du Père Peinard, pour 1897, farci de chonettes histoires et de galbeuses illustrations.....	0.25	0.35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.15
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Lucie, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.	2.50	2.80
La Société Future, le volume.....	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v. Les Joyeusctés de l'Exit, par C. Malato, le volume.....	2.50	2.80
La Philosophie de l'Anarchie, par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2.50	2.80
La Bibliographie de l'Anarchie, fort volume documentaire, in 8.....		5 »
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8 »
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

Les copains qui, pour décorer les murs de leur tuerie, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max Luce, Biribi. L'affiche prise aux bureaux du Père Peinard, 1 fr. 25; par colis postal 2 fr. — Il n'y a plus que quelques exemplaires.

En vente aussi l'affiche, format colombier, du Militaire Professionnel, prix 1 fr. 25; par poste 1 fr. 50; par colis postal 2 fr.

RÉCLAMEZ ET ACHETEZ

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

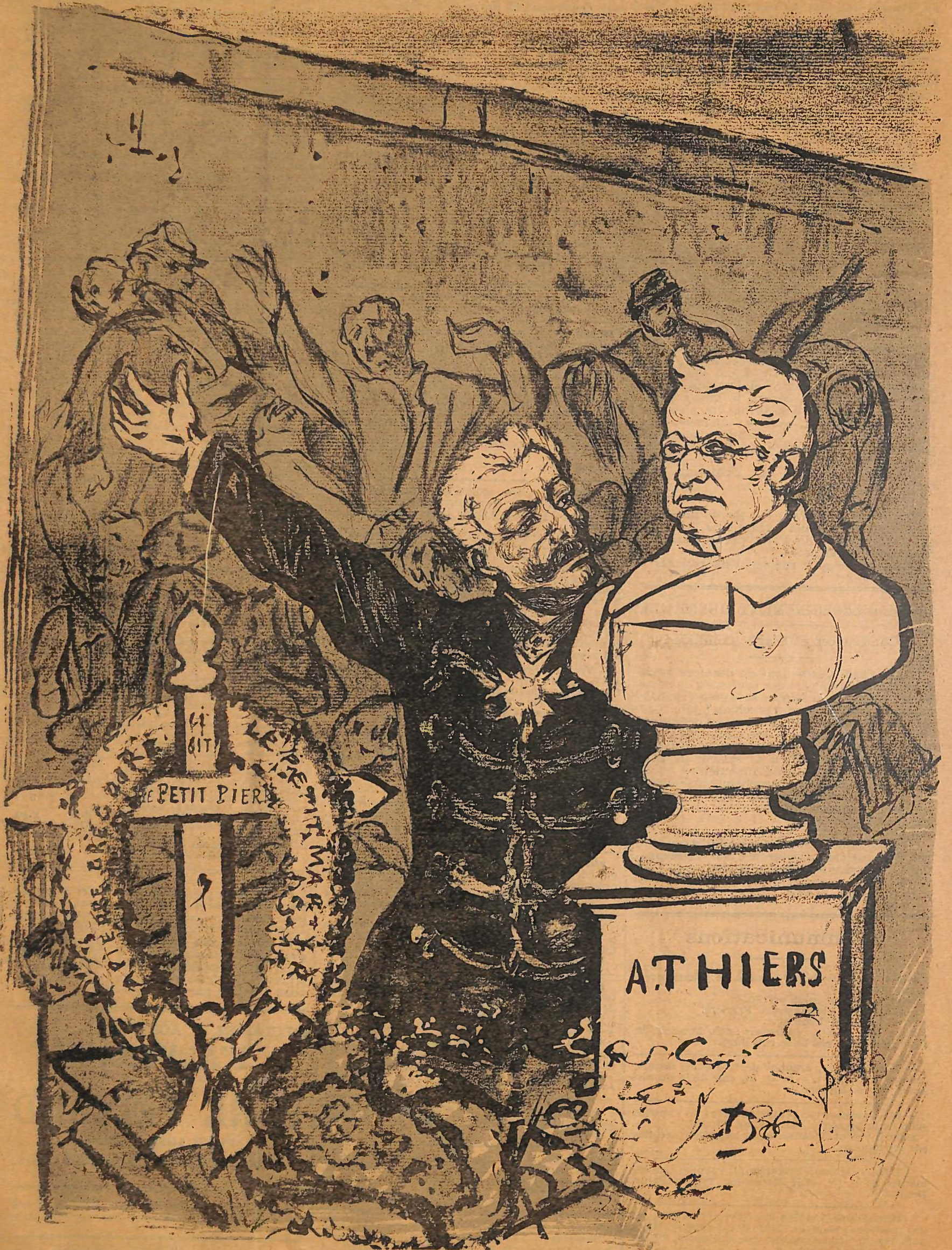
POUR 1897 (AN 105)

Prix de l'Almanach : 25 cent.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



GALLIFET. — Hein, vieux Foutriquet, quel malheur que Grégoire ait estourbi le petit Pierre, ... on l'aurait fusillé avec tant de plaisir, — une fois grand !